

## Festival international du film de Québec Un festival juste pour rire

Benoît Mendreshora

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Mendreshora, B. (1989). Festival international du film de Québec : un festival juste pour rire. *Ciné-Bulles*, 9(2), 22–23.

## Un festival juste pour rire

par Benoît Mendreshora

**L**e 5 juillet dernier, Serge Losique débarquait dans la Veille Capitale avec, sous le bras (très long, diront certains), une dizaine de films d'humour, d'un peu partout, afin de donner une personnalité à son festival ou du moins, tenter de le démarquer de son grand frère de Montréal. C'est donc dire que 20 p. 100 de la sélection du Festival international du film de Québec (F.I.F.Q.) se donne pour tâche de nous faire tenir les côtes (et les côtes, on connaît cela dans cette ville).

Cette portion du festival sera augmentée l'an prochain, tel que son président nous l'annonçait à la clôture, puisqu'en 1990 une quinzaine de films d'humour seront insérés à la programmation. Et pour mieux faire mousser l'entreprise face à l'inexplicable désintéressement de la presse électronique qui préférerait cette année « couvrir » la venue du Cirque de Moscou que d'offrir des comptes rendus quotidiens du F.I.F.Q. (parce qu'en termes de « rating », il vaut mieux coller à des événements « populaires »), M. Losique a annoncé que la sélection humoristique sera relevée par l'addition d'un « prix de la presse », lequel sera attribué par un jury formé de la presse locale et internationale.

Précisons tout de même que les micros et les caméras étaient au rendez-vous pour la première conférence de presse, celle de Gina Lollobrigida, amie de longue date de M. Losique. On a pu voir, avant même l'ouverture, les scènes les plus cocasses, à commencer par les questions qui lui ont été posées et qui n'avaient rien à voir avec le cinéma. « Mme Lollobrigida, il y a une question que tout le monde se pose, en tout cas les femmes, comment faites-vous pour rester si jeune ? » Alors que cette actrice faisait partie de la période de la grande « comédie à l'italienne », ayant côtoyé de près ses artisans les plus émérites (De Sica, Comencini), il était question principalement de charme et de beauté, sujets auxquels Gina est familière bien sûr car elle vit encore sous l'emprise de sa réputation de « sex-symbol ». Elle est

charmante et il semble qu'elle a fait plaisir aux animateurs et animatrices d'émissions « de mada-mes » qui s'étaient déplacés pour la voir.

Mais allons voir ce qui se passait dans les salles. Les découvertes de festival se font généralement par l'exploration des genres et, dans cette optique, quelques surprises se sont imposées.

De toute évidence, parmi les films d'humour que nous avons pu voir, c'est le truculent **Plaff O Demasiado A La Vida (Plaff ou trop peur de la vie)**, du Cubain Juan Charlos Tabio qui a fait montre de plus d'originalité. Sur un fond de sorcellerie (alors que Concha est aux prises avec des oeufs qui viennent constamment fracasser sa maison pour lui jeter un mauvais sort), l'héroïne est confrontée avec un problème amoureux et des situations conflictuelles dans sa famille. La trame de fond, qui nous est servie avec une sauce mélodramatique que seuls les Latinos-Américains peuvent encore faire mijoter, est, à tout moment, bousculée par un jeu de connivence qui doit s'installer entre le spectateur et le film. **Plaff ou trop peur de la vie** est en effet tourné comme un mauvais film de festival en exagérant volontairement ses défauts (son, cadrages, montage, etc.) Monté à la vavite (il y a même une séquence manquante que le réalisateur nous raconte lui-même parce qu'il n'aurait pas eu le temps de la tourner), cadré avec tout ce qui peut être considéré comme effet/cinéma raté, certains plans astucieux révèlent une réflexion sur le cinéma que l'on a tout simplement inversé, au grand plaisir des cinéphiles. Une belle surprise.

La curiosité nous a également guidé vers les deux productions soviétiques **Ville zéro** et **Fontaine** qui, sans se servir des mêmes astuces cinématographiques que l'on peut accoler au genre humoristique, démontrent en tout cas une liberté dans le propos que l'on ne pouvait soupçonner avant l'ouverture sur l'Occident de ce cinéma. **Ville zéro**, de Karen Chakh-nazarov, a un petit parfum à la Kafka qui vaut le détour. C'est l'histoire d'un ingénieur de Moscou, qui arrivé dans une petite ville étrange, se voit entraîné dans des situations bizarres, à commencer par le suicide d'un chef cuisinier qui serait le premier *rock'n roller* de la ville (et que l'on voulait honorer en ouvrant la première boîte de rock locale et en affirmant officiellement que « le retour du rock, c'est le retour de la démocratie »). Varakin, le héros impuissant, tente désespérément de sortir de cette ville de fou (au point qu'en sortant de la salle, notre premier réflexe est de penser qu'on vient d'assister à une sorte de **After Hours** soviétique). Cette méta-



phore intelligente sur l'enfermement et le désir de s'en sortir est ponctuée d'événement qui s'enchaînent astucieusement, ajoutant tour à tour des éléments qui viennent contrer toute logique.

**Fontaine** se présente comme une série de sept tableaux qui, additionnés les uns aux autres, nous entraînent dans une ascension de la folie, une vive satire de la bureaucratie qui se termine d'une manière apocalyptique. Alors qu'il est en visite chez sa fille, un Asiatique qui vient du désert constate à quel point l'eau est gaspillée dans le quartier et tentera d'y mettre fin par une intervention spectaculaire. Son geste, d'abord objet de protestations, deviendra grâce à l'impact médiatique qu'il provoque un exemple à suivre. Celui qui a coupé l'eau dans les immeubles deviendra une sorte de héros. Nous verrons également une galerie de personnages que l'on caricature joyeusement tout en faisant glisser à travers ces portraits une comédie de situation un peu crieurde, mais drôlement grinçante.

L'Italie était également bien représentée. Tout d'abord avec **le Petit diable** du réalisateur/acteur Roberto Benigni qui a su, du moins pour la première partie du film, bien doser l'utilisation du couple comique classique, en l'occurrence lui-même et Walter Matthau. Les gags à saveur surnaturelles étaient aussi ingénieux quoique manquant de mordant vers la fin du récit. Pour sa part, Ricky Togazzi (le fils de l'autre) a bien tiré son épingle du jeu avec **Piccoli Equivoci (Petits Malentendus)**, où il nous sert une comédie axée principalement sur le quiproquo, les cachettes, les dialogues intelligents et surtout le jeu naturel de ses comédiens, particulièrement celui de Claudio Bigagli. Un portrait intéressant d'une génération, à travers six personnages qui évoluent dans un seul lieu physique.

Les écarts de culture font surface quand on assiste au **Trouble Shooters** du Chinois Mi Jiashan et au film israélien **Mille et une femmes** de Michel Bat-Adam. De toute évidence, le film chinois est d'inspiration occidentale, ne serait-ce que par sa forme parfois inspirée du clip et par la désinvolture de personnages qu'on est peu habitués à voir dans le cinéma de ce pays. La jeunesse du réalisateur (en tout cas son goût de « faire jeune ») transparaît, sans toutefois nous entraîner avec enthousiasme. **Mille et une femmes** est nettement plus intéressant, quoique légèrement moralisateur. Mais, encore une fois, c'est un cinéma qui est loin de nous et qui nous demande des efforts d'imagination pour saisir les moments d'humour. Le jeu en vaut la peine. ■



Walter Matthau et Nicoletta Braschi dans *Il Piccolo Diavolo* de Roberto Benigni